

La culture française a-t-elle encore une influence? (5/6)

Mots clés : Musique, Emmanuelle Haïm

Par Sébastien Le Fol | Publié le 15/11/2012 à 17:57

INTERVIEW - Emmanuelle Haïm, chef d'orchestre à la tête du Concert d'Astrée, exporte Rameau et Lully dans le monde entier. Elle est aussi l'une des rares femmes à avoir dirigé le prestigieux Philharmonique de Berlin.

LE FIGARO. - Qui aurait cru que la musique baroque contribuerait au rayonnement culturel français au début du troisième millénaire, au même titre que nos DJ?

Emmanuelle HAÏM. - On pourrait croire en effet que le répertoire français des XVIIe et XVIIIe siècles est élitiste et spécialisé: il n'est pas très connu du grand public puisque trop récemment redécouvert ; sa musique, étroitement liée à la langue, est autant théâtrale que vocale et, pour cela, on rencontre parfois un peu de réticence de la part des programmeurs à l'étranger quand on leur propose une tragédie lyrique ou un programme de grands motets versaillais par exemple. Pourtant, je suis frappée par l'engouement et l'adhésion du public lors des concerts que nous donnons dans les pays les plus variés. Nous avons joué Rameau et Lully en Pologne, au Japon, aux États-Unis, en Allemagne ou en Grande-Bretagne: le public adore ; et l'amoureuse de ce répertoire que je suis en est ravie.

Qu'est-ce que votre formation, le Concert d'Astrée, a de spécifiquement français?

Les musiciens et chanteurs du Concert d'Astrée, de nationalités variées, ont ce point commun: être liés par un goût et une approche partagée pour le répertoire baroque, en particulier français. Au Concert d'Astrée, on peut parler de famille d'esprit, au-delà de l'identité nationale même. Nous nous retrouvons dans cette recherche de l'interprétation sur instruments anciens, tout en ne perdant pas le contact avec le monde d'aujourd'hui. Historicité et modernité, spécialisation et liberté sont nos maîtres mots dans le travail sur le son que nous faisons. Toutes ces spécificités en font, je crois, un ensemble très français.

Vous êtes demandée dans le monde entier. Est-ce en tant que Française? On le comprendrait s'agissant de Rameau ou de Lully, mais quand vous dirigez Monteverdi, Bach, Haendel ou Mozart...

Lorsqu'on me demande de diriger aux États-Unis ou en Grande-Bretagne une œuvre aussi emblématique pour le monde anglo-saxon que *Le Messiede* Haendel, c'est certainement pour le regard différent que je puis y apporter. Et cette différence est peut-être un peu liée à ma nature française! Mais n'est-ce pas cela la richesse de la musique: des origines variées, une éducation sans frontières, des expériences hors territoire, dans mon cas, et pourtant une appartenance et un lien fort avec la culture française?

Vous êtes également réputée pour votre capacité à faire travailler les chanteurs...

J'abhorre le dogmatisme. Ce qui m'intéresse, c'est de reconnaître chez un chanteur, quel que soit son parcours, les qualités vocales ou théâtrales qui le conduiront à être un grand interprète du répertoire baroque. Voyager avec Philippe Jaroussky dans l'univers de Caldara ou faire, comme actuellement avec toute l'équipe du Médée de Charpentier, un travail de cohérence, puisque les chanteurs de la distribution viennent d'univers très différents, sont autant de sujets qui me passionnent.

Vous avez initié au jeu baroque des orchestres symphoniques de tradition (Philharmonique de Berlin, Los Angeles Philharmonic, New York Philharmonic...). Ces ensembles vous semblent-ils plus ouverts d'esprit?

J'ai en effet trouvé, chez les musiciens de ces grandes phalanges, une curiosité et un désir certains d'élargir leur répertoire, en particulier au baroque, et même à la musique française. C'est toujours un plaisir que de partager les chefs-d'œuvre de notre patrimoine avec d'excellents musiciens venant d'autres horizons.

Claveciniste puis chef, vous avez réussi à vous imposer dans un milieu très masculin. Le monde est-il sensible à cette success story féminine et française?

Sur la porte de la loge que j'ai occupée, au Lyric Opera de Chicago, une plaque en cuivre indiquait «maestro». Le directeur était gêné! Les Américains sont très curieux de mon histoire. Ils m'ont demandé de participer à des symposiums sur la place des femmes dans la société. La venue d'une femme chef n'est pas seulement un événement artistique pour eux. L'image de la femme française dans le monde est un cliché, mais on attend d'elle une certaine élégance.

Philippe Beaussant a écrit que le baroque exprime «un monde où tous les contraires seraient harmonieusement possibles». N'est-ce pas l'idéal de la mondialisation dans laquelle nous vivons?

C'est peut-être une question qui dépasse l'univers de la musique baroque. La culture en général n'est-elle pas le vecteur le plus parlant pour harmoniser notre monde de contrastes et d'oppositions?

LIRE AUSSI:

- » [La culture française a-t-elle encore une influence?](#)
- » [Bernard Foccroulle, le bonheur d'être musicien](#)
- » [Minkowski fête les 30 ans des Musiciens du Louvre](#)

. La culture française a-t-elle encore une influence? (4/6)

Mots clés : Louvre, Musées, Abu Dhabi, Metz, Lens, Institut français

Par Sébastien Le Fol, Eric Bietry-Rivierre | Mis à jour le 15/11/2012 à 07:17 | publié le 14/11/2012 à

INTERVIEW - Pour Henri Loyrette, président du Louvre, les établissements français vivent leurs « Trente Glorieuses » et «sont sans équivalent». À l'occasion du Forum d'Avignon (du 15 au 17 novembre), nous donnons la parole à six personnalités sur le sujet.

Le Figaro. - Comparé à il y a dix ans, la France vous semble-t-elle plus ou moins influente dans le monde sur le plan culturel?

Henri Loyrette. - Je dirais que c'est stable. La présence à l'étranger des grands musées est remarquable, tant au niveau des expositions que de l'ingénierie culturelle. Ces trente dernières années ont été nos «Trente Glorieuses». Nous nous sommes énormément modernisés. Et nous innovons sans cesse: le **Centre Pompidou Metz**, le département des **Arts de l'islam** et le **Louvre Lens** en témoignent. Quant au Louvre, il n'est plus seulement perçu comme la vitrine de l'Histoire de France. Notre expertise dans le domaine muséographique est désormais reconnue et sollicitée dans le monde entier. D'ailleurs l'influence se mesure aussi à l'aune de l'attractivité et, depuis dix ans, le nombre de visiteurs étrangers a doublé. Viennent d'abord les Américains - c'est le troisième musée américain au monde - puis les Brésiliens, absents du classement il y a dix ans. Ensuite, les Chinois, les Russes, les Indiens. Cela suscite de nouveaux partenariats et de nouvelles idées avec les pays émergents.

Quelles sont vos nouvelles missions?

Jusque dans les années 1980, nos collaborations étaient exclusivement scientifiques, que ce soient des fouilles archéologiques en Égypte ou des participations aux grandes expositions internationales. Depuis dix ans, nous mettons en place de nouveaux partenariats qui touchent aussi bien l'architecture ou la muséographie que l'administration des musées, la politique des publics ou leur rôle social et éducatif. Voilà le modèle français. Le Louvre est aujourd'hui présent d'une façon ou d'une autre dans 70 pays. On parle beaucoup de notre collaboration avec Abu Dhabi ou les États-Unis, mais nous intervenons également dans le cadre de missions archéologiques ou pour des restaurations d'œuvres. Nous sommes sur des terres nouvelles, auparavant domaines réservés de la puissance britannique (Saint-Domingue, Haïti, Amérique du Sud...).

Nos musées nationaux incarnent-ils un modèle culturel?

Le fonctionnement de nos musées est sans équivalent. Cela tient à notre histoire, à la volonté de la Révolution de bâtir un grand musée encyclopédique et universel, et à nos collections qui, constamment développées depuis le XVIe siècle, sont de première grandeur. Le Louvre, Orsay, le Centre Pompidou, Guimet et le Quai Branly forment un tout unique au monde. Par ailleurs notre système, qui associe appui de l'État et ressources propres, est très différent du modèle anglo-saxon.

Les étrangers conçoivent-ils vraiment la portée universelle des musées français?

Oui, je crois qu'ils perçoivent nos musées et nos collections comme l'héritage des Lumières. Quand **Abu Dhabi réclame le Louvre**, il mise sur un nom qui symbolise cette vocation universelle. Par ailleurs, si des artistes ou des collections viennent s'exposer à Paris, c'est que notre capitale leur offre une vitrine mondiale.

Notre expertise scientifique est-elle toujours reconnue?

Pas une semaine ne se passe sans qu'un musée, une ambassade ou une administration étrangère ne nous sollicite pour une formation ou une expertise... J'ai tenu à affirmer la position du Louvre comme centre de recherche. Nous organisons des journées d'étude et travaillons avec le Centre de recherche et de restauration des musées de France.

Le Louvre expose de l'art contemporain. Sa promotion incombe-t-elle à un musée comme le vôtre?

Le Louvre a toujours été la maison des artistes vivants. Il s'agit aujourd'hui de renouveler une tradition interrompue. Longtemps on n'a entendu dans les musées que la seule voix des historiens d'art. Un musée qui ne suscite pas la création et le regard contemporain est un musée moribond.

La création contemporaine française n'est-elle pas moins prise en compte que notre patrimoine? On ne la voit pas plus au MoMA de New York qu'à la Tate Modern de Londres...

Il y a du mieux. La situation pour les artistes français me semble plus ouverte qu'il y a quelque temps. Des galeristes français ont ouvert à New York. On a pu voir aux États-Unis Claude Viallat comme Marc Desgrandchamps. Et dans le domaine de l'architecture, nous sommes en pointe actuellement. Il y a une véritable vitalité de la scène française.

Quels sont les handicaps de la France dans la mondialisation culturelle?

La principale est l'atomisation. La France ne tire pas assez parti de ses compétences culturelles qui devraient permettre d'ouvrir bien des portes, politiquement, économiquement. Mais la plupart du temps, nous nous présentons à l'étranger en ordre dispersé quand tant d'autres pays savent très bien jouer de la diplomatie culturelle. C'est à cela que l'**Institut français**, institution encore jeune, s'efforce de remédier.

Notre discours universaliste est-il encore suffisamment audible?

La manière dont a été accueilli le nouveau département des Arts de l'Islam le prouve. Dans d'autres pays, on aurait sans doute privilégié une vision communautariste. Chacun ici a approuvé la persistance de l'approche française: laïque et universaliste. Nous montrons cette civilisation pour tous et non pas pour une communauté.

LIRE AUSSI:

- » [La culture française a-t-elle encore une influence? \(2/6\)](#)
- » [Architecture: quand la France dessine le monde](#)
- » [L'odyssée mondiale du musée d'Orsay](#)



Par Sébastien Le Fol
Directeur adjoint de la rédaction,



Par Eric Bietry-Rivierre
LE FIGARO,

. La culture française a-t-elle encore une influence? (3/6)

Mots clés : Théâtre, Molière, Muriel Mayette, Comédie-Française

INTERVIEW - Pour Muriel Mayette, administratrice générale de la Comédie-Française, la langue n'est pas un obstacle à la diffusion de notre répertoire national. Molière demeure d'ailleurs, selon elle, l'auteur dramatique «le plus connu dans le monde».

LE FIGARO. - Depuis sa première tournée internationale en 1869, la Comédie-Française a visité près de 80 pays. Comment est perçue votre institution à l'étranger?

Muriel MAYETTE. - À l'étranger, la **Comédie-Française** est un symbole de l'intelligence et de l'excellence française. Un talent universellement reconnu. Nous avons en permanence de très nombreuses sollicitations. La troupe a effectué, l'an dernier, une grande tournée en Asie, (Séoul, Pékin, Taïwan). Nous irons prochainement jouer au Brésil *Le Jeu de l'amour et du hasard*, créé en 2011 au Centquatre à Paris, et joué plus de soixante fois dans toute la France. Les pays d'Afrique du Nord nous réclament également et j'aimerais faire une grande tournée au Moyen-Orient. La Comédie-Française a joué dans plus de quatre-vingts pays, cette démarche est une de mes priorités car notre culture est un repère. Le théâtre permet une appréhension de l'Autre, une confrontation salutaire et pacifique qui ouvre les portes du dialogue. «Quand les muses parlent, les canons se taisent.» Je souhaiterais pouvoir répondre à toutes les demandes, mais ces tournées sont très lourdes à organiser. Nos acteurs, nos décors et nos costumes sont réputés dans le monde entier, le public les attend. Ces grands voyages nécessitent donc une logistique importante. Nous avons développé ces dernières années une politique de mécénat dynamique, qui nous permet de les financer en complément de financements publics et de ceux de nos partenaires locaux. Pour la Chine, par exemple, nous avons bénéficié du concours de Longchamp.

La langue est-elle un obstacle à la diffusion de notre théâtre?

En Chine, la troupe a joué *Le Malade imaginaire* devant des salles enchantées. La pièce était surtitrée sur les côtés de la scène. Les spectateurs ne saisissaient pas toutes les subtilités du texte, mais ils en comprenaient le sens grâce au jeu des acteurs. **Molière** développe la pensée la plus universelle qui soit, ses pièces parlent de l'homme au-delà des frontières et chacun peut s'y retrouver. Il demeure l'auteur dramatique français le plus connu dans le monde. J'espère qu'un jour notre pays le fera entrer au Panthéon. J'aimerais tourner ses pièces dans le monde entier, il reste un auteur contemporain et politique par son engagement de citoyen. *L'École de*

femmes, par exemple, est une pièce qui aborde la place de la femme dans nos sociétés et ce sujet est malheureusement d'actualité.

Nos classiques ne sont donc pas morts?

Oh que non! Et pas seulement Molière. Racine, également, est d'une incroyable modernité. Ses lapsus du cœur annoncent la psychanalyse. *Ubu roi*, de Jarry, qui se donne dans le monde entier, est une grande idée qui résonne encore aujourd'hui. Sa vision de la désobéissance est très contemporaine. Ce qui me frappe, au cours de nos tournées, c'est que d'un pays à l'autre, le public ne rit pas pour les mêmes raisons. Les gens sont influencés par ce qu'ils vivent ; dans la période de crise que nous traversons, *L'Avare* prend une tout autre dimension.

Qui sont les Molière et les Jarry d'aujourd'hui?

La Comédie-Française est sans cesse en quête d'écritures contemporaines. C'est à chaque fois un pari, car nous ne pouvons pas savoir si elles franchiront le cap de la postérité. Voltaire, qui n'avait aucun doute sur celle de son théâtre, est quasi injouable aujourd'hui! Nous avons fait entrer au répertoire des auteurs comme Naomi Wallace, pour moi un Shakespeare contemporain. Pour la première fois, un texte de langue arabe entre au répertoire, *Rituel pour une métamorphose*, du dramaturge syrien Saadallah Wannous, une fable militante d'une grande force poétique.

Point de Français parmi les auteurs que vous citez?

Quand je réfléchis à la programmation, comme lorsque j'invite des metteurs en scène à venir travailler au Français, je ne me fixe pas de quota. Le Québécois Denis Marleau nous a proposé une remarquable lecture de l'*Agamemnon* de Sénèque et c'est au Bulgare Galin Stoev que l'on doit le singulier *Jeu de l'amour et du hasard* que nous allons reprendre dans quelques jours. Le choix des auteurs procède du même ressort, je viens de citer deux artistes étrangers, mais j'aurais pu citer aussi Lagarce ou Koltès que j'ai programmés il y a encore peu de temps, ou Michel Vinaver, Dario Fo...

Quand on compte dans son répertoire des auteurs comme Racine, Molière, Beaumarchais, Anouilh et tant d'autres, n'a-t-on pas la tentation de se reposer sur ses beaux lauriers?

C'est une tentation en effet. Veillons à ne pas être passésistes. Quand on me dit, «refaites-nous de beaux classiques», cela ne veut pas dire pour moi qu'il faille ressortir les costumes du XVIIe siècle. Au contraire, il faut jouer les textes anciens dans l'ici et maintenant. L'*Antigone* que nous avons offert cet automne au Théâtre du Vieux-Colombier en est un bel exemple. Il ne faut pas oublier que la Comédie-Française est née d'une troupe qui jouait le répertoire d'un auteur vivant dont le nom a traversé les siècles, Jean-Baptiste Poquelin. La tradition de notre maison s'est ainsi construite dans cette double dynamique ; revisiter les classiques tout en enrichissant en permanence notre répertoire par des écritures contemporaines. Et les nouvelles écritures ont toujours été source de dispute avant de devenir classiques. *Hernani*, que nous jouerons en janvier, en est l'exemple le plus médiatique.

À la différence des auteurs anglo-saxons et allemands notamment, les Français n'ont-ils pas encore une réticence à parler de leur époque?

Les Français ont du mal, c'est vrai, à mettre en scène l'actualité. Ils sont plus poétiques que lyriques.

La troupe de la Comédie-Française est-elle un modèle?

Le modèle de la troupe reste inégalable car si l'on n'enseigne pas le talent, la pratique quotidienne de son art et l'émulation du groupe permettent d'atteindre un réel niveau d'excellence. Les comédiens se connaissent par cœur, il y a une fraternité entre eux, une complicité, une énergie propres à la maison de Molière. Les rôles s'enrichissent les uns les autres. Héritière d'une histoire, la troupe est parfaitement adaptée aux métissages artistiques de notre époque. Attachée au texte et à la langue, elle joue aussi avec les techniques, comme la vidéo et le son, l'image et le chant, outils dramaturgiques au service d'esthétiques théâtrales contemporaines. Plus la troupe est variée, plus elle représente le monde. Elle montre ainsi l'excellence et la virtuosité qu'apportent la permanence artistique et la pratique de l'alternance dans un théâtre.

LIRE AUSSI:

» [FIGARO DIGITAL - La culture française a-t-elle encore une influence?](#)

•

• **La culture française a-t-elle encore une influence? (2/6)**

Mots clés : Culture française, États-Unis, France, Xuan Thuan, ESO, ESA

Par  Trinh Xuan Thuan Publié le 12/11/2012 à 17:56Réactions

ENTRETIEN - Trinh Xuan Thuan, professeur d'astronomie à l'Université de Virginie, fait valoir la grande qualité de la recherche française dans différents domaines scientifiques. A l'occasion du Forum d'Avignon (du 15 au 17 novembre), nous donnons la parole à six personnalités sur le sujet.

LE FIGARO. - De votre «observatoire», de vos voyages et de vos rencontres internationales, que voyez-vous du rayonnement de notre culture?

Trinh XUAN THUAN - J'observe que la culture française rayonne encore très fortement dans les pays francophones: Belgique, Suisse, Québec, etc. Mais elle est peut-être moins présente dans les pays où la langue anglaise est dominante (comme aux USA) ou la première langue étrangère (comme au Vietnam). Dans mon pays natal, la population de moins de 35 ans connaît moins bien la culture et la pensée françaises, par contraste à leurs aînés qui, comme moi, ont été éduqués dans des établissements français. Mais dans le monde, je constate une grande admiration pour l'art de vivre des Français et leur culture. Entre autres, pour leur gastronomie ou leur système d'assurance médicale. À cause de la barrière de la langue, la pensée française est moins familière à l'homme de la rue mais elle est très présente dans les universités américaines (surtout dans les départements de sciences humaines où les écrits de

Lacan ou de Derrida ont exercé une grande influence). Les réalisations technologiques françaises comme Ariane, Airbus, Concorde ou le TGV sont très admirées.

Dans votre discipline, la «qualité» de la pensée, de la recherche française vous semble-t-elle palpable?

Dans ma discipline, l'astrophysique, la recherche française est de très haute qualité et contribue beaucoup au domaine. Bien sûr, elle se fait au sein de l'Europe, et c'est grâce à l'Observatoire européen austral (ESO) et aux grands télescopes qu'elle opère, et l'Agence spatiale européenne (ESA) et aux satellites spatiaux qu'elle a mis en orbite que la France s'est hissée au rang des premières nations en astronomie. La France par elle-même n'a pas les ressources financières pour être compétitive avec des pays comme les USA. Mais elle joue un rôle important notamment dans la mission spatiale européenne Planck: son étude du rayonnement fossile va nous apporter, je pense, des révélations extraordinaires sur la naissance et l'histoire de l'univers. La grande qualité de la recherche française se manifeste aussi en biologie, en physique ou en mathématiques. En témoignent les grandes récompenses internationales comme les prix Nobel (la **France est au 4e rang mondial des prix Nobel de physique**) et les médailles Fields (la France est seulement derrière les USA en nombre - un de moins -, ce qui est remarquable, étant donné que la population de la France est seulement un cinquième de celle des USA ; mais les mathématiques ne coûtent pas cher, il faut seulement de la matière grise, un crayon et du papier). La personnalité scientifique française la plus connue aux USA reste **Marie Curie**, toujours citée en exemple aux jeunes filles américaines voulant poursuivre une carrière scientifique.

Y a-t-il un intellectuel français vivant unanimement cité à l'étranger quand on parle de «culture française»?

Je ne pense pas qu'il y ait un intellectuel français vivant qui soit universellement célèbre à l'étranger. Aux USA, il y a des noms de Français qui sont connus par leurs collègues académiques dans les universités, dans un domaine intellectuel particulier: ainsi, un physicien saura le nom d'un Prix Nobel de physique ou un mathématicien n'ignorera pas le nom d'un collègue qui a reçu la **médaille Fields**. Mais c'est placer la barre très haut que de demander qu'ils soient célèbres dans le monde entier. Il faut du temps, et cela veut dire qu'en général, ces personnes ne sont plus vivantes (je pense à des romanciers comme Hugo ou Balzac, ou des philosophes comme Sartre ou Camus).

En renversant la question: y a-t-il un intellectuel américain vivant qui soit universellement connu? J'en doute. Des noms comme Noam Chomsky viennent à l'esprit, mais de nouveau cela est cantonné aux milieux universitaires. La culture universelle est maintenant surtout véhiculée par l'image et le son. Ce sont les chanteurs de rock ou des acteurs de cinéma qui sont universellement connus.

Le rayonnement de la culture n'est-il pas fonction de la langue et de sa vitalité?

Oui, je suis persuadé que le rayonnement d'une culture dépend de la vitalité de sa langue. La France n'a plus l'éclat qu'elle avait dans le passé car sa langue n'est plus l'une des langues prédominantes dans le monde. C'est l'anglais (ou plutôt l'américain) qui tient ce rôle. Et le Français a reculé car la France a perdu de son importance dans les domaines économique, politique et militaire dans le monde. Ainsi, aux USA, très peu de livres français sont traduits en américain. Même pour les films, Hollywood préfère faire un remake en adaptant le

scénario à une situation américaine, avec des acteurs américains! Mais l'art de vivre et la culture français sont toujours très prisés et admirés par une petite élite intellectuelle.

LIRE AUSSI:

- » [La culture française a-t-elle encore une influence? \(1/6\)](#)
- » [Architecture: quand la France dessine le monde](#)
- » [Frédéric Martel: «Une culture sur plusieurs échelles»](#)
- » [La Mission laïque française priée de quitter le Qatar](#)

. La culture française a-t-elle encore une influence ? (1/6)

Mots clés : Culture française, Sciences humaines, Sociologie, Raymond Boudon

Par Sébastien Le Fol Publié le 11/11/2012 à 18:52 Réactions (3)

ENTRETIEN-A l'occasion du Forum d'Avignon (du 15 au 17 novembre) six personnalités donneront cette semaine leur sentiment sur la question. Considéré comme l'un des plus grands sociologues français, Raymond Boudon, l'auteur de « Croire et savoir » (Puf) décrypte la vitalité de notre recherche dans le domaine de l'humain.

LE FIGARO. - Existe-t-il encore aujourd'hui une pensée française, comme une exception française appliquée au domaine des idées?

Raymond BOUDON. - Je ne crois pas. Le dernier «mouvement» intellectuel proprement français a été pertinemment qualifié ex post de **French Theory**. Il s'est épanoui pendant une vingtaine d'années à partir des années 1970. L'œuvre de la dizaine d'intellectuels qui le compose se caractérise d'abord par un recours en force à la rhétorique: les jeux de mots de Lacan seraient censés donner la parole à l'inconscient, les astuces typographiques et orthographiques de Derrida permettraient d'accéder à un niveau du réel inaccessible au commun des mortels, les emprunts de Bourdieu au grec et au latin témoigneraient du caractère d'innovation absolue de ses concepts. Second trait de la French Theory: une conception irrationnelle du comportement humain: l'être humain serait mû par des forces psychologiques et sociales agissant à son insu. Le bon sens et le sens commun ne seraient que des tissus d'illusions. En fait, les French Theorists s'inspirent beaucoup des maîtres du soupçon, comme Foucault de Nietzsche, Lacan de Freud ou Bourdieu de Marx. Ce mouvement de pensée a-t-il réellement fait progresser la connaissance de l'humain?

L'empreinte de ce mouvement à l'étranger n'en demeure pas moins profonde...

Ce mouvement a eu ses fans, ses groupies et sa claque en France, en Angleterre et aux États-Unis, dans certains cercles. Jamais il n'a convaincu l'ensemble des chercheurs en sciences humaines et sociales. On perçoit plus clairement aujourd'hui que les membres de la French Theory ont couru après la notoriété médiatique via l'inattendu et le nouveau plus qu'ils n'ont cherché à cultiver le juste et le vrai. Avec le recul, la lecture de ces auteurs évoque un merveilleux adage allemand: «Papier Ist Geduldig.» En français: «Le papier est patient.»

Diriez-vous que nous sommes dans une période de basses eaux au plan intellectuel?

Non. Je suis au contraire frappé par le fait que du côté de la communauté des chercheurs en sciences humaines et sociales, on assiste à un retour de l'esprit scientifique. Ils voient les sciences humaines comme obéissant aux mêmes règles que les autres. On a l'impression de retrouver la conjoncture intellectuelle des années 1950-1970, marquée par la foi dans le savoir. Les politologues, les géopolitologues, les sociologues et les historiens des religions sont généralement inspirés par le désir de tirer des conclusions prudentes de données d'observation fiables. D'autres spécialités paraissent davantage subir l'influence de lobbys, comme la sociologie de l'éducation ou la sociologie de la délinquance, et verser parfois dans le politiquement correct. Mais, même ici, la virulence idéologique des années 1970-1980 a disparu. D'un autre côté, je suis frappé par la prolifération des analyses solides produites par les groupes de réflexion les plus en vue, la Fondation pour l'innovation politique et d'autres.

Si sa virulence idéologique a baissé d'un ton, la France intellectuelle n'en demeure pas moins antilibérale, non?

Oui et non. Beaucoup d'intellectuels savent bien que le libéralisme est un mouvement d'idées riche et ouvert, avec une facette philosophique qui insiste sur l'autonomie de l'être humain, une facette politique qui défend l'idée que de bonnes institutions doivent garantir dans la mesure du possible la dignité de l'individu et son autonomie par rapport au pouvoir politique et une facette économique qui voit dans l'autonomie de l'acteur économique une condition de son efficacité. La facette politique fonde la séparation des pouvoirs. La facette économique n'exclut pas, au contraire, que des règles soient imposées aux acteurs, mais exige qu'elles ne soient pas des freins. Cela dit, une minorité d'intellectuels et de politiques médiatiques veut que le libéralisme se confonde avec le capitalisme et le capitalisme avec l'oppression. Or, ce sont eux qui donnent le ton aujourd'hui à la faveur de la crise économique et sous l'effet de l'insubmersible implantation de la pensée marxiste en France, qui tend à refaire surface à l'occasion des crises.

Des auteurs comme Montesquieu, Tocqueville, Constant ou Bastiat sont-ils encore étudiés à l'étranger?

Plus qu'en France en tout cas. On le montrerait facilement en étudiant les publications. Un auteur américain est l'auteur d'un livre de référence sur Benjamin Constant. La Revue Tocqueville jouit d'un réel prestige outre-Atlantique. Un livre sur Frédéric Bastiat vient de sortir chez un grand éditeur londonien.

La spécialité de nos intellectuels, c'était l'engagement conceptuel et la défense de grandes causes. Cette inclination est-elle compatible avec le retour de l'esprit scientifique que vous décrivez?

Il est vrai que les penseurs tendent à céder le pas devant les chercheurs. Mais je vois ce changement plutôt comme un progrès. Les sociétés modernes se caractérisent par la production d'une énorme quantité d'informations facilement accessibles grâce au progrès des moyens de communication. On dispose de données sur tous les sujets. Il est donc beaucoup plus difficile à la pensée spéculative de se justifier par rapport à la pensée nourrie par l'observation méthodique: celle qui caractérise les chercheurs. Les philosophes eux-mêmes sont beaucoup plus soucieux de l'observation aujourd'hui qu'hier. Cela dit, il existe bien sûr toujours des esprits spéculatifs, mais leur influence est limitée. Aucun intellectuel n'aura plus le magnétisme de Sartre, qui n'a pas connu lui-même, de très loin, celui de Rousseau. Le cas d'Alain Badiou est significatif. Il s'est fait un nom grâce au titre de l'un de ses livres, mais son audience est anecdotique. Je crois que la défense des grandes causes et le développement de grands systèmes de pensée ne sont plus possibles aujourd'hui, pour une raison qui m'apparaît comme évidente et positive, à savoir qu'on ne peut plus ignorer la complexité du monde et tenter de le faire rentrer dans des schémas explicatifs trop simples.

Aujourd'hui, même les penseurs critiques de la mondialisation sont américains (Chomsky, Stiglitz...). L'américanisation de la pensée est-elle inéluctable?

Il y a aussi une pensée critique de la mondialisation et généralement des sociétés modernes et du monde en France, en Angleterre ou en Allemagne autant qu'aux États-Unis. Mais je crois qu'on a là une donnée intemporelle. Il y a eu de tout temps deux catégories de penseurs qui se sont sentis mal à l'aise dans leur société: les conservateurs, qui refusent le changement et rêvent de le freiner, et les utopistes, qui rêvent d'un monde meilleur. Mais la complexité des sociétés fait qu'il y a peu de chances de voir apparaître aujourd'hui des figures de la dimension de Joseph de Maistre ou de Jean-Jacques Rousseau.

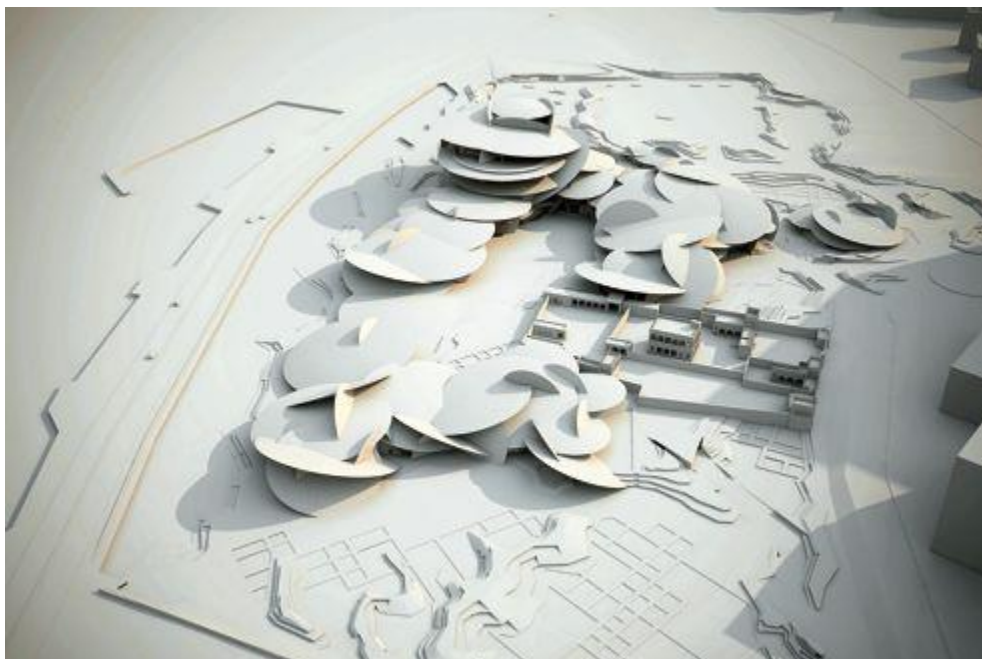
L'esprit français connaîtra-t-il un nouvel âge d'or?

La pensée et la recherche françaises dans le domaine de l'humain restent très vivantes et sont sans doute davantage productrices de savoir que dans la conjoncture des années 1970-90. Mais elles ne sont pas différentes dans les autres grands pays. Il n'y a pas et il n'y aura plus de nouvelle French Theory. Mais, même si l'ère des grands pionniers à la Durkheim ou à la Lévi-Strauss est révolue, la France contribuera à une connaissance toujours meilleure de l'homme et de la société. Je ne crois pas pour ma part qu'il faille s'en désoler.



. Architecture : quand la France dessine le monde

Mots clés : Architecture, France, Doha, Abu Dhabi, Bilbao, Moscou, Jean Nouvel, Jean-Paul Viguier, Jean-Michel Wilmotte, Antoine Grumbach, Zaha Hadid, Francis Rambert



Le musée de Doha en forme de rose des sables, signé Jean Nouvel, devrait ouvrir au cours de l'année 2015. Crédits photo : Artefactory/Ateliers Jean Nouvel

Même si ce sont les cabinets stars qui s'exportent, notre pays séduit grâce à son savoir-faire hérité d'un riche passé culturel.

À Chicago, berceau de l'architecture moderne qui a vu naître les premiers gratte-ciel, on adore le «Frenchy»! Dans une semaine, la ville s'apprête à recevoir Jean-Paul Viguier pour le dixième anniversaire de la construction de sa Sofitel Water Tower. Cette tour de 32 étages en forme de prisme, toute en verre et en pierre, est devenue par l'éclat de sa blancheur contrastant avec le noir de la ville, une icône, à proximité de la Michigan Avenue, l'une des principales artères. Symbole du rêve américain en matière d'innovation française, cette réalisation a reçu le prix du meilleur building depuis dix ans et est classée parmi les 150 bâtiments préférés des Américains.

«Tout le monde attendait que j'échoue, raconte ce diplômé d'Harvard âgé de 66 ans. Mais j'ai été récompensé pour la sophistication de ce bâtiment très délicat qui incarne l'exception française.» Depuis son pavillon de la France à l'Exposition universelle de Séville en 1992, Viguier multiplie les projets à l'étranger: du Texas, où il a conçu le McNay Art Museum, à la Malaisie où il a œuvré à la ville nouvelle de Bandar Nusajaya, dans l'État de Johor. «Le monde jette un regard très admiratif sur Paris, ajoute l'architecte. Cela depuis le XIXe siècle avec des figures comme Labrousse, célébré actuellement à la Cité de l'architecture. Il a su se donner les moyens techniques de réaliser des utopies avec l'utilisation du fer. On a gardé cette réputation de faiseur de ville avec un savoir-faire de l'écriture des territoires.»

Comparés à leurs homologues d'autres pays, les Français ont une cote d'amour particulière. Ils bénéficient de cette fameuse spécificité culturelle française, impossible à défier. «Mais, en un siècle, le regard des étrangers a changé. Il est moins global. Il se focalise sur des personnalités d'exception. Seul un petit nombre font une percée ailleurs», observe encore Viguier, qui soutient l'**Afex**, association créée en 1996 pour la promotion du savoir-faire des Français dans

le monde. Pour exister, nos architectes sont obligés de s'exporter, d'autant qu'avec la crise du bâtiment en Europe, et particulièrement en Espagne, bon nombre ont perdu des contrats.

le plus grand musée d'art moderne au monde

Ce sont donc surtout nos grandes stars qui sortent du lot et plus encore ceux qui ont reçu de grands prix, comme le Pritzker. À l'instar de **Jean Nouvel** qui vient de gagner, contre l'Anglo-Irakienne **Zaha Hadid** et l'Américain **Frank Gehry**, le projet du plus grand musée d'art moderne au monde, le Namoc, près du Nid d'Oiseau construit par **Herzog et de Meuron** pour les Jeux olympiques de Pékin en 2008. **Odile Decq** a, elle, réussi dans ce monde du bâtiment encore terriblement masculin à s'imposer pour la réhabilitation du Musée d'art contemporain de Rome en 2010. Et **Bernard Tschumi** a fait l'unanimité en 2009 pour son Musée de l'Acropole, dont les pilotis laissent visibles les fouilles, et les parois de verre donnent l'illusion de toucher du doigt le temple perché sur sa colline.

«C'est pour cette analyse d'une problématique complexe à laquelle répond une solution si travaillée, si sensible, si pertinente et si riche dans les détails que les Français font souvent la différence», constate **Francis Rambert**, directeur de l'Institut français de l'architecture à la cité du Trocadéro. En cela, le projet de l'université de Séoul par **Dominique Perrault**, l'un des plus jeunes architectes à son époque à avoir remporté un concours avec la Bibliothèque nationale de France, est un exemple. Enterrer le bâtiment dans le sol était un défi, et cette radicalité a séduit. C'est pour les mêmes raisons que Nouvel a gagné le concours pour le Centre culturel de Lucerne. Il a frisé le danger en posant sur l'eau son bâtiment. «Pour les Français, un bâtiment n'est pas qu'un bel écrin, ajoute Francis Rambert. Il doit s'intégrer dans le lieu, se nourrir du contexte, se fondre dans la ville. D'où des propositions variées qui n'aboutissent pas à un style trop identifiable, comme celui d'un Mario Botta ou d'un Richard Meier. Entre le futur **Louvre d'Abu Dhabi**, le **musée de Doha** et le **Musée du quai Branly**, y a-t-il par exemple un vocabulaire commun?»

L'effet **Bilbao** serait-il en train de retomber pour laisser place à une architecture moins spectaculaire, plus proche de la réalité urbaine? La tour Agbar (2005) de Nouvel à Bilbao, que certains ont qualifié de «suppositoire géant», est devenue la nouvelle fierté de la Catalogne, après la Sagrada Família de Gaudi. Il n'y a pas mieux placé que les Français pour répondre à la question du vivre-ensemble, de la simple tour aux grands ensembles, sujet au cœur du pavillon français à la dernière Biennale de Venise. Ce n'est pas un hasard si le duo parisien, Jean-Michel Wilmotte et Antoine Grumbach, **vient d'emporter le concours du futur Grand Moscou**, un énorme projet urbain, tant en superficie qu'en investissements. Grâce à une analyse très fine et percutante de l'ADN de cette ville, une des plus belles batailles d'architectes vient d'être gagnée.

LIRE AUSSI:

» **Paris en 2037**

» **Renzo Piano: «Mes musées sont des portraits»**

» **Jean Nouvel, le monde à portée d'équerre**

Par Béatrice De Rochebouet

. L'odyssée mondiale du musée d'Orsay

Mots clés : Musée d'Orsay, Festival des arts en Chine, Paris, Guy Cogeval

Par Eric Bietry-Rivierre Publié le 09/11/2012 à 18:45Réactions



L'exposition «Paris et la modernité» au Centro cultural Banco do Brasil, à Rio de Janeiro. Crédits photo : MARCELO FONSECA/AFP ImageForum/MARCELO FONSECA/Brazil Photo Press/AFP ImageForum

-
- [inShare](#)
- [Recommander](#)

Crise oblige, le musée propose de plus en plus d'expositions impressionnistes clés en main à l'étranger. Ce faisant il accroît sa notoriété, mais aussi le risque d'une fragilisation des œuvres.

On peut en prédire le succès. Après Paris, l'exposition sur «**L'impressionnisme et la mode**» ira à New York et à Chicago dont les musées sont coproducteurs. Le long de la Seine, les deux mots magiques séduisent déjà les foules: 177.090 visiteurs en 35 jours d'ouverture, soit la jauge quotidienne de 5000 légèrement dépassée. Et il y a fort à parier que, dans la file, la proportion d'étrangers soit supérieure à la moyenne des entrées au musée, de 54 %.

C'est en 2009, sous l'impulsion de son président **Guy Cogeval**, qu'Orsay est passé en démultiplié en matière de prêts groupés, n'hésitant plus à concevoir des expositions clés en main. Crise oblige, comme il fallait autofinancer au maximum les importants travaux de modernisation et d'agrandissement aujourd'hui réalisés, deux groupes de chefs-d'œuvre ont effectué, chacun séparément, un tour du monde. De Madrid à Nashville en passant par San Francisco, des toiles qui témoignent de la naissance de l'impressionnisme ont ainsi été vues par près de 900.000 personnes en neuf mois. Quant à celles considérées comme postimpressionnistes, elles ont fait étape à Canberra, Tokyo et San Francisco, et ont fédéré

plus de 1,7 million d'amateurs en dix mois et demi. Bilan: environ la moitié des 20 millions d'euros nécessaires au chantier financés par ce biais. Un exploit comptable? Pas seulement.

▼ PUBLICITÉ ▼

Raccrochés dans leurs salles aux tonalités et ambiances nouvelles, ces ensembles désormais mieux connus en dehors de nos frontières renforcent l'éclat déjà incomparable des collections maison. Cette année, **Orsay** devrait finir à 3,7 millions d'entrées, soit presque 100 % de sa capacité estimée par Guy Cogeval à 4 millions.

En 2009-2010, d'autres trésors ont également joué les ambassadeurs extraordinaires. Avec une mission identique: drainer des fonds capables au moins de compenser la baisse des subventions (2,5 % auxquels s'ajoute cette année un prélèvement dans le fonds de roulement), et faire briller l'institution. Une sélection de pièces emblématiques de l'Art nouveau et de l'industrie du luxe au XIXe siècle a ainsi sillonné le Japon, rassemblant près de 134.000 visiteurs en un semestre. Un amuse-bouche avant les rétrospectives Manet à Tokyo et Degas à Yokohama qui, elles, ont été vues par près de 660.000 curieux. Tandis qu'une exposition plus modeste, sur le thème de la femme moderne, avait lieu à Vancouver (90.000).

L'année dernière une sélection tous azimuts de pièces évoquant «Paris et la modernité» est allée à Singapour et à Séoul. Autre zone géographique, défrichée cette année: l'Amérique du Sud. Un continent qui, en matière d'art, s'impose comme la terre promise émergente. Quelque 320.000 visiteurs ont en effet convergé à São Paulo pour admirer «Paris et la modernité» au Centro cultural Banco do Brasil. Fin octobre, l'exposition a été installée à Rio où on espère qu'elle dépassera les 500.000 personnes d'ici à la mi-janvier. Avant son ultime étape, à Madrid. Simultanément, du 16 novembre au 28 février, 87 tableaux autour de Millet, Courbet et du naturalisme français vont participer à l'inauguration du Musée des arts chinois de Shanghai, l'événement du XIVE festival des Arts internationaux de Chine. Une manière efficace de bien se faire voir dans un empire du Milieu sans cesse plus friant d'art occidental ancien.

Brésil et Japon demandeurs

Pour 2013, l'effort s'annonce toujours aussi intense. Orsay étudiera les rapports de **Manet** avec Venise, au Palais des doges, du 24 avril au 4 août. Puis, divers chefs-d'œuvre impressionnistes partiront au Japon, destination le National Art Center de Tokyo, du 9 juillet au 14 octobre 2014. Fin 2014-début 2015, ce sera au tour des Renoir d'entreprendre le voyage d'Italie. Pour la suite, on cherche les thèmes. Mais pas les destinations. Le Brésil et le Japon, pour l'anniversaire du Nikkei en 2016, sont d'ores et déjà demandeurs. Guy Cogeval assure qu'on ne déplacera jamais une œuvre trop fragile. Mais face à l'intensification de prêts plus motivés par la pédagogie, la diplomatie ou l'économie que par la recherche scientifique, les conservateurs doivent redoubler de vigilance.